

prenable, au pied de laquelle s'est toujours décidé le sort des populations du nord de l'Amérique."

Maintenant voici ce que nous disions il y a douze mois..

"Ainsi les peuples comme les individus surgissent et disparaissent, leur origine s'efface ou rayonne, leur existence s'altère ou se fortifie selon les alliances qu'ils contractent, selon la valeur de leurs vertus civiques ou la dépravation de leurs mœurs. L'intelligence, cet œil de l'âme, et la morale, ce soutien du cœur, conservent les peuples plus efficacement que toutes les armées de braves et d'espions.

"Cependant une telle transformation qui pour s'opérer, exigeait, autrefois, des siècles, peut aujourd'hui s'accomplir en quelques années. Le travail de l'intelligence à préparé la voie aux intérêts matériels. On dirait qu'endormie, sous l'esclavage des temps anciens, l'âme des peuples s'est réveillée, soudain, à la voix des libertés modernes.

"Notre émancipation politique n'est donc pas impossible. Que les intérêts des diverses origines qui nous entourent tombent une bonne fois, d'accord, avec les nôtres, et nous verrons la scène changer. Nous ne serons plus colons, nous nous nommerons peuple et nous marcherons!

"Alors l'Angleterre sera forcée de reconnaître l'indépendance Canadienne; la pression des événements l'obligera; notre position sera pour elle un dilemme politique. Ou il lui faudra nous laisser unir à la république voisine, ce qu'elle combattra jusqu'à la dernière heure, ou elle vaudra conserver son monopole sur nous, et alors la peur de l'annexion fera surgir l'indépendance. Il lui faudra nous laisser seuls. Elle aura enfin compris que pour les deux pays le monopole est le bourreau du progrès.

"L'indépendance est donc le but suprême ou tendent les destinées du pays. On en pourra retarder l'avènement, mais non l'empêcher. Que ce soit la race française ou la race anglo-saxonne qui la fasse éclore elle arrivera."

Après cela M. J. C. Taché dira-t-il encore que nous sommes anti-catholique et révolutionnaire?

A MONSIEUR LOUIS BILODEAU.

Dans notre dernier numéro on l'a dit: "Depuis que monsieur Louis Bilodeau a établi son domicile ou plutôt celui de sa dame, dans le faubourg Saint-Jean il se donne des airs de grand seigneur et de citoyen immaculé qui feraient pousser de rire s'il n'était connu qu'il ne campo dans le faubourg Saint-Jean que dans le but de représenter cette localité en Corporation." Nous le demandons à tout homme de bon sens, ces lignes contiennent-elle la plus légère insinuation contre le caractère privé de M. Bilodeau? Assurément non. Nous avons

simplement voulu dire, et tout le monde en conviendra, que M. Louis Bilodeau qui cherche à devenir conseiller pour son profit personnel, est incapable de posséder en son propre nom un seul pouce de terrain.

M. Louis Bilodeau interprète différemment notre pensée. Il prétend que nous l'attaquons dans sa vie privée, que les quelques lignes citées plus haut veulent dire qu'il ne reste jamais chez lui.

Détrompez monsieur Bilodeau nous ne ferons jamais comme vous et votre parti. Au lieu de critiquer votre vie privée nous l'avons défendue et nous le défendrons toujours. Forcé d'être journaliste pour nous défendre contre des misérables qui voulaient faire de nous leur complice ou leur victime, nous avons dû prendre le fouet de Juvenal pour les cravacher. A la boue qu'ils nous lançaient, nous avons dû répondre par des crachats; à la haine par le mépris.

Voilà pour les hommes publics. Maintenant retenez bien ceci monsieur Bilodeau: Nous vous délinions, vous ou monsieur Simard où n'importe quel autre personne de trouver sur aucun des 37 numéros de *L'Observateur* qui sont maintenant en la possession du public un seul article, une seule phrase, un seul mot qui porte atteinte au caractère privé d'un citoyen. Au contraire; vous trouverez beaucoup d'articles en faveur de nos ennemis personnels ou de nos adversaires politiques.

Ceci doit vous prouver, monsieur, que si nous avons une plume aiguisée nous n'avons pas une langue aussi empoisonnée que la vôtre paraît l'être, d'après les discours que vous tenez privement contre nous.

Si vous trouvez que nous radicalisons trop vertement vos actes publics, reclamez dans *L'Observateur*. Mais au ridicule ne joignez point la lâcheté, car, il suffirait de remuer un peu la cendre pour allumer le feu. Vous comprenez, suffit.

Veuillez communiquer ces quelques mots à vos amis qui agissent envers moi à votre manière, et assurez les que si pour leur ôter l'envie de nous calomnier dans l'ombre, il ne suffit point d'avoir sur eux les yeux, nous aurons, aussi, la dent.

BONNE NOUVELLE.

Le public est informé qu'il se tiendra prochainement une assemblée de bédoux afin de prendre des moyens énergiques pour faire cesser le schisme qui scandalise actuellement les citoyens de ce pays en général et ceux de Québec en particulier. Nous nous joignons de toute la force de notre plume, et de toute la puissance de notre encrier aux saintes démarches qui vont être faites. Vraiment à considérer saintement les choses de ce monde, le cœur nous saigne. En voyant deux journaux tels que le *Journal de Québec* et le *Courrier du Canada*, dont l'un est si catholique et si peu chrétien, répandre à flots l'encre et l'eau bénite pour la plus grande gloire de Dieu et le plus

grand bien des intéressés, la plume nous échappe!

En présence d'un pareil danger nous nous demandons: Qu'est devenu ce bon vieux temps où, sur un signe, un geste, un mot d'un homme à bons principes on pouvait perdre la fortune, l'honneur et l'avenir d'un homme libéral? Ce temps, lecteurs, grâce à ces démons de démocrates, ne reviendra plus! Désormais les fidèles n'auront pas assez de yeux pour pleurer, et les démocrates pas assez de bouches pour rire de la bataille qui se livre de nos jours. Le plus triste à dire, c'est que nous écrivons de l'histoire! Peut-être assistons nous à un second Waterloo! Qui sera Napoléon? Qui sera Wellington? Qui sera Blücher? Choisissez entre messieurs Barthe, Taché ou Cauchon!

Quelque soit le résultat de la lutte, nous devons en notre qualité de journaliste, dire à nos lecteurs ce que nous en pensons.

Nous avons, déjà, dit notre pensée sur ces trois généraux de la Presse canadienne; inutile de le répéter. MM. Cauchon et Taché ou plutôt les deux partis qui se sont grimpés sur le dos de ces deux messieurs, dont l'un est un forçat le journaliste, — comme les Indiens sur les éléphants, nous paraissent combattre *ungulis et rostro*, pour un hochet dont il ne reste plus que quelques vestiges, ou bien encore pour un superbe alezan. A voir l'acharnement que déploient les combattants, on peut conclure avec certitude, qu'avant peu, il ne restera plus que la carcasse! Le père Taché tire le pauvre animal, par les pattes, par les oreilles, par le nez! Fait sur le corps du chevalier sque animal, l'histoire du *Journal* depuis dix ans! Jugez quelle est l'agonie du Bœuf! D'un autre côté, l'abbé Cauchon tire à lui tout ce qu'il peut de la victime! Rien ne lui coûte. Il vous dissèque son ennemi, à coup de... dictionnaire! Des deux côtés les coups sont serrés et terribles. Mortelles sont les plessures! Les combattants sont tout en... encre et les lecteurs sont terrifiés!...

De grâce, messieurs, cessez un tel carnage! Mourez de votre belle mort, mais ne nous faites point mourir de rire, en nous forçant à vous voir mourir... sous les coups!!!

Comme il y a, dans la légion des Bleus, des hommes qui ne peuvent comprendre correctement la pensée d'un écrivain que quand il met les points sur les i; il est nécessaire de dire que ce hochet, cet alezan dont il est parlé n'est autre chose que le pouvoir.

Nous publierons dans notre prochain numéro les procédés de l'assemblée.

CHEZ LUI ET CHEZ NOUS.

Un jour, à Paris, dans une société d'élite, on parlait de la probabilité d'une révolution. Le spirituel Malitourné invité à donner son opinion répondit:

"Selon moi, une révolution serait impossible si ceux qui gouvernent se savaient